

INFOS
CULTURE
CITOYENNETÉ
SOCIÉTÉ
VIE
FOSSOISE

LE NOUVEAU MESSAGER

Bureau de Dépôt : 5070 Fosses-la-Ville

Agrément n° P911404

Exp. : Centre culturel - rue Donat Masson, 22 - 5070 Fosses-la-Ville

MENSUEL D'INFORMATION DE FOSSES-LA-VILLE

Ne paraît pas en juillet et août

MARS 2025 - N° 152 - 1€



PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE



152

LE NOUVEAU MESSAGER

Editeur responsable :

Bernard Michel, Centre culturel de l'Entité fossoise asbl, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville.

Où trouver

le «Nouveau Messenger»?

Pour Fosses Centre : au Centre culturel, à ReGare, à la boulangerie Dardenne, au Dago Goda, Home Dejaifve, Comme une fleur au Shop in Stock, Al Goyette.

Pour les villages et hameaux : dans les boulangeries de Le Roux, à la boulangerie Ernoux (Sart-St-Laurent), au salon de coiffure Métamorphose.

A quel prix?

1 euro par numéro ou en abonnement de 8 euros pour 10 numéros.

Contact / Abonnements

Par téléphone : 071 12 12 40

Par courrier : Rédaction Nouveau Messenger, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville

Par courriel : nouveaumessenger.culture@fosses-la-ville.be

IBAN : BE27 3601 0215 7473

Comité de rédaction

Bernard Michel, Pierre-Jean Vandersmissen, Jean-Marc Chavanne, Augustin Chaussée, Joannie Thys, Pierre Melan, Brigitte Romain, Clémentine Buchet.

Officialisée en 1977 par l'Organisation des Nations Unies, le 8 mars est une journée d'action, de sensibilisation et de mobilisation dédiée à la lutte pour les droits des femmes, l'égalité et la justice à travers le monde.

En termes des droits des femmes, rien n'est jamais acquis, tout reste à défendre et à conquérir. Les combats pour les droits des femmes se sont succédés et ils ont été nombreux. Une série de conventions internationales destinées à protéger les femmes et à éliminer les discriminations à leur encontre ont été signées mais il n'y a pas un seul pays qui rassemble les conditions d'une égalité réelle entre les hommes et les femmes.

Dans certains pays, les inégalités entre hommes et femmes touchent à la vie même des femmes : des femmes, des jeunes filles, des enfants sont réellement en danger de mort.

Notons aussi que certaines avancées, liées à des mobilisations féministes, subissent des retours en arrière significatifs : alors que la loi Veil dépénalisant l'avortement fête à peine ses 50 ans, les régressions en matière de droits des femmes se multiplient partout dans le monde: droit à l'avortement révoqué aux Etats Unis, restriction d'accès à la contraception en Pologne ou en Italie, interdiction d'étudier ou d'occuper certains emplois pour les femmes en Afghanistan ... Va-t-on vers un retour de bâton sur le droit des femmes dans les années qui viennent ?

Tout cela peut faire peur...

Mais mon édito se voulait positif et non alarmiste ! Recentrions-nous, le temps de tourner quelques pages, sur des images belles et fortes de figures fossoises.

Alors, à notre petite échelle locale, et c'est devenu une tradition maintenant, le numéro des mois de mars de votre Nouveau Messenger met en lumière uniquement des figures féminines et ils deviennent « *La Nouvelle Messagère* ».

Des portraits de femmes créatrices, inspirantes, retraçant parfois des histoires hors du commun, à travers une approche novatrice vous sont proposés.

Elles nous parlent avec leur cœur, avec leur talent et avec leur esprit, avec aussi parfois un mental de combattante traçant des voies étoilées pour la jeune génération.

Même si elles ne sont pas sportives de haut niveau, entrepreneures, scientifiques, prix Nobel, artistes de renom, aventurières, elles sont avant tout et tout simplement fossoises et leurs parcours de vie sont touchants d'optimisme et chargés d'espoir.

Ce serait toute l'année durant que nous devrions mettre les femmes à l'honneur et rendre hommage à ces épouses, mères, filles, muses, femmes car comme le disait Aragon porté par la voix de Jean Ferrat, « *La femme est l'avenir de l'homme* ».

■ Brigitte Romain



Amandine Melan

Fosses, Eros & Thanatos

Bayot avait repensé aux frigobox. Il s'agissait quand même d'un modèle bien particulier. Pour en avoir le cœur net, il était passé au Trafic et avait interrogé le gérant. Il s'agissait effectivement d'une exclusivité en provenance des Pays-Bas. On ne les avait vendus que dans les magasins Trafic et même pas dans tous, à partir de fin septembre et ce jusqu'à épuisement du stock à la toute fin du mois d'octobre. Le gérant se souvenait précisément du dernier exemplaire : sur demande d'une cliente particulièrement insistante, il avait dû apporter du renfort à la vendeuse interpellée et retourner avec elle de fonds en comble le rayon envahi depuis deux bonnes semaines par les citrouilles et les squelettes d'Halloween.

C'était le troisième qu'elle achetait en plus, avait signalé la vendeuse avec une pointe d'agacement. Les clients n'étaient pas toujours courtois à son encontre et faisaient souvent preuve d'impatience, elle le répétait tellement souvent qu'elle avait fini par claquer la porte en décembre. Une fille un peu instable quand même, commenta son ancien employeur. Bayot sentait l'excitation monter. Son inspectrice serait fière de lui. Il lui semblait toucher du bout des doigts le – ou plutôt la – suspecte. « *Est-il possible, via les extraits de compte, de remonter jusqu'à l'identité de la cliente ?* » Peut-être, si elle a payé par carte bancaire ou si elle a inséré sa carte d'identité dans le lecteur pour bénéficier des points fidélité, répondit le gérant. Pendant qu'il s'informerait, Bayot irait interroger la vendeuse, désormais prothésiste ongulaire dans un salon d'esthétique à Gougnyes.

Fier comme Artaban, il informa immédiatement de ses recherches l'inspectrice Rochus qui ne tarda pas à le rejoindre sur le parking du magasin. Pour aller à Gougnyes, ils devaient cependant traverser le centre de Fosses, immobilisé ce lundi par les Chinels, de sortie pour la Laetare. L'inspectrice et son adjoint prirent leur mal en patience et, tant qu'à faire, sortirent du véhicule pour mieux voir le cortège. Bayot, comme à son habitude, débordait d'enthousiasme. Il faisait signe à l'un, à l'autre. « *Regardez Inspectrice, c'est Bernard Michel, le directeur du Centre Culturel !* » « *Oh, la petite Chinelle en vert, là-bas, comme elle est mignonne !* » « *Vous en pensez quoi tiens d'ailleurs, Inspectrice, du fait qu'il y ait des femmes Chinel maintenant ? Inspectrice ?* ». Aline n'écoutait pas. Elle pensait à Cyril. Depuis le Grand Feu d'Aise-

mont, ils ne s'étaient plus revus. Elle avait beau écumer les cimetières de l'entité, se présenter aux lieux de leurs rendez-vous habituels... Cyril Willocq s'était comme volatilisé. C'était mieux comme ça, se disait-elle, mais ça lui faisait mal. Elle avait pensé plus d'une fois surveiller la nécrologie fossoise, se rendre à n'importe quel enterrement, qui que soit le défunt, juste pour voir Cyril et lui parler... Elle avait honte de s'être réduite à penser ce genre de choses.

« *Inspectrice ?!* ». Le cortège était passé. De l'autre côté de la chaussée, l'entrepreneur des pompes funèbres et sa femme, qui avaient eux aussi interrompu leur travail pour regarder les Chinels danser, la saluèrent de la main et retournèrent vaquer à leurs funestes affaires. A Gougnyes, la néo-prothésiste ongulaire eut beaucoup de mal à se rappeler de l'épisode des frigobox. Des clients capricieux, elle en rencontrait presque tous les jours... Avec toute la bonne volonté du monde, elle ne fut pas en mesure de fournir le moindre élément susceptible de faire avancer l'enquête. Les extraits de compte du magasin procurés par le gérant promettaient juste une grosse perte de temps : la suspecte avait plus que probablement réglé ses achats en argent comptant. Le soir, avant de rentrer chez elle, Aline Rochus fit encore une fois un détour par le cimetière de Fosses. Elle n'espérait plus rien, mais n'arrivait pas à se résoudre à abandonner ses recherches. Elle ressentait une immense frustration. L'enquête autour du cas Roser n'avancait pas. Elle aussi avait cru tenir quelque chose avec cette histoire de frigobox.

Aujourd'hui, vraiment, elle avait ressenti le besoin d'y croire. Mais elle devait s'y résoudre : le bout du tunnel était encore loin. En plus de tout cela, il lui semblait, tous les soirs, au milieu des tombes, de chercher un fantôme. Cyril Willocq avait-il existé ? C'est à ce moment précis, alors qu'elle commençait peut-être à faire le deuil de leur relation, qu'il apparut à ses côtés. Il lui prit la main, leurs doigts s'entrelacèrent. Il n'osait pas la regarder, il fixait la tombe d'un certain Monsieur Mélan décédé à l'âge vénérable de 96 ans, paix à son âme. « *Aline, je ne peux pas... ma femme...* » Elle l'interrompit et saisit son visage entre ses mains. Il n'eut pas le temps de finir sa phrase, ni même la possibilité : la langue d'Aline le lui en empêcha.

Elle voudrait **conter** au **Canada**

Sylvianne est une elfe qui habite un corps de femme. Elle est née le millénaire passé sur la table de la cuisine du 10 rue du Sartia à Sart-Eustache. À cette époque, il était fréquent de naître à la maison. Bien qu'aujourd'hui cela redevienne très « *tendance* », elle demeure l'une des rares authentiques natives de ce village. C'est sur cette même table qu'aujourd'hui, à la nuit tombée, elle prend des repas tardifs. Souvent des soupes riches en légumineuses, des graines germées et des infusions qui lui ont peut-être été révélées par les esprits de la forêt lorsqu'elle s'y promène avec son fils et sa chèvre.

Les fées, dont son père lui racontait les histoires fantasques chaque soir, s'étaient très tôt penchées sur son berceau. Elles ont, j'imagine fort bien, conclu le marché suivant : « *Nous te léguons le don de conter, d'enchanter, de transformer les chagrins en défis exaltants, et quelques autres talents artistiques que tu découvriras par toi-même. En échange, tu seras notre ambassadrice.* » Sylvianne acquiesça sans doute d'un sourire. Les fées scellèrent le contrat en imprimant leurs doigts fins au-dessus de sa lèvre supérieure. Sylvianne a, désormais, ce joli raccourci que bien des femmes lui envient. Ce serment, elle ne l'a jamais oublié, même si, dans notre époque mercantile et matérialiste, il n'est pas fait grande place à la magie. Bien que l'argent soit devenu la plus populaire des religions et que seule la guerre inspire les médias, elle façonne, imperturbablement, avec les enfants, des diffuseurs de bonheur qu'ils offrent à qui leur prête l'oreille. Elle n'est pas une naïve pour autant. Les injustices la révoltent et la meurtrissent. Si son combat ne se tient pas sur les barricades, il n'en est pas moins spectaculaire. Il occupe les scènes du pays et parfois même les chemins forestiers, lorsqu'elle invite ses auditeurs dans les bois.

Elle a quitté, un temps, le village de Sart-Eustache pour aller à la ville, la Cité ardente. Elle s'y est formée aux arts plastiques. Sous ses doigts agiles, elle découvrit le cadeau-bonus que les fées lui avaient fait. Les fusains s'animaient comme si ses mains agissaient toutes seules, la glaise prenait vie, les céramiques se coloraient et les marionnettes naissaient sans effort apparent. Mue par cet élan créatif, elle partit un autre temps à la capitale. Au Rouge-Cloître, qui borde la forêt de Soignes, elle peaufina l'art de conter avec les maîtres qu'étaient Hamadi et Claudine Arter en ce temps-là. Sylvianne déclare qu'elle n'a rien fait, que c'est l'impro qui est venue à elle. Un soir, peut-être bien qu'il n'y a pas de hasard, souffle-t-elle, elle vit Christelle qui racontait Le Petit Chaperon rouge à la

manière de Pulp Fiction. Ce fut comme un détonateur. Elle décida de pousser les portes de l'univers infini de l'improvisation. Elle fut initiée dans la ferme d'un passeur de lumière pour finalement charbonner sur les bancs des « Zimprocibles ». Une nouvelle corde s'ajouta à son arc. Son arc ressemble désormais plus à une harpe qu'à un arc. Elle sait décocher avec précision des mots qui vous chatouillent l'âme, comme d'autres peignent des poésies en vers. Aujourd'hui, elle anime des ateliers où l'impro se cultive. Enfants et adultes s'y croisent et s'y exercent avec humour et optimisme. Elle transforme aussi les devoirs d'école en un rendez-vous joyeux que les enfants attendent avec impatience pendant les heures de cours. On l'appelle « *École de Devoirs* » (EDD), mais c'est bien plus un atelier qu'une école, et l'on y apprend à cultiver ses talents bien plus qu'on n'y fait des devoirs. S. a le don de s'entourer, ou de s'attirer, devrais-je dire, des animateurs de cœur et de talents. Et dans ce petit local des Zolos où l'EDD a ses quartiers, cela sent la galette, le chocolat tiède et la colle au pistolet qui métamorphose les porte-manteaux en cerfs et les balais en totems moustachus.

Sylvianne transpire la joie. Elle est incroyablement ancrée dans le présent. L'instant est sa philosophie. La tradition orale la traverse de part en part. Par le prisme de sa créativité, elle diffracte des éventails de couleurs là où le commun des adultes ne voit que du blanc, du noir et du gris. Elle vibre de toutes les choses artistiques. Elle se ressource lorsqu'elle découvre que ses petits protégés, quel que soit leur âge, dépassent leurs peurs et illuminent les scènes de leurs trouvailles. Discrète, elle nous observe et transpose ce qu'elle devine de nos vies en personnages truculents. On les verra parfois, à notre grande surprise, apparaître comme héros au beau milieu d'un conte inventé qui ne semble parler qu'à nous. Son rêve, elle le vit tous les jours, car elle a la chance de vivre de ce qu'elle aime et avec ceux qui lui sont chers.

Néanmoins, si un vœu lui était accordé, il serait d'aller conter au Canada. Mais elle n'aime pas trop qu'on parle d'elle. Sa vie pourrait inspirer un film de Tim Burton dans lequel Yolande Moreau aurait le rôle principal et dont on confierait la musique à Yann Tiersen. Ce serait la belle histoire d'un narrateur discret qui soignerait les maux de son époque en inventant des légendes, soi-disant d'autrefois, qui enchanteraient ses contemporains. La musique nous prendrait par la main et nous entraînerait à danser avec ceux que l'on aime, partout où ça sent bon la fête. Ces histoires resteraient bien vivantes en nous. Elles feraient le ménage dans nos têtes encombrées d'idées noires.

Les légendes ressuscitées ranimeraient nos rêves oubliés qui ne dormaient que d'un œil. Comme s'ils n'attendaient que cette occasion pour redynamiser nos existences ankylosées par trop de contraintes carrées et moralistes.

Je lui ai posé une terrible question : « Parmi tous les contes et les histoires que tu racontes, y en a-t-il une que tu aimes plus que les autres ? » Elle a réfléchi un instant. Ses yeux en amande ont scanné les écaillés du plafond à la recherche d'une réponse. Puis elle m'a raconté cette histoire que je vous traduis avec mes mots :

« Il était une fois un homme qui cherchait partout sa chance. Il craignait de ne pas en avoir assez ; il était peut-être terriblement malheureux ou simplement myope de la vie. Les crottes de chien sur le trottoir, c'était pour lui, les pots de peinture sur les échafaudages... Pour lui !! Et lorsqu'il mettait ses beaux vêtements, il pleuvait comme vache qui pisse !!! Bref, il n'avait pas de chance ! Un jour, l'homme qui n'avait pas de chance consulta un vieux chevrier dont chacun s'accordait à vanter la sagesse. Seul l'Eternel sait pourquoi tu n'as pas de chance, lui dit-il. Rends-toi tout en haut de la montagne et interroge-le. Prends garde de ne pas oublier de te prosterner, ferme les yeux, bouche-

toi les oreilles. L'éclat de Sa magnificence, l'écho de Sa voix, sont insupportables pour qui n'a pas été appelé. Et s'il y consent, il t'aidera !

L'homme se mit sans plus attendre en chemin. Après avoir passé un petit pont, il vit un loup tellement maigre qu'il ne marchait qu'en titubant et en s'appuyant aux arbres. – N'aies crainte, dit le loup. S'il y a bien longtemps que je n'ai mangé, je suis incapable d'avaler quoi que soit. Pour une raison que j'ignore, j'ai perdu l'appétit. Toi, où vas-tu donc ainsi ? – Je m'en vais, dit l'homme qui n'avait pas de chance, en haut de la grande montagne pour implorer l'Eternel de me dire pourquoi je

n'ai pas de chance ! Demande-lui alors ce que je devrais faire pour retrouver l'appétit ! lui dit le loup. L'homme promit. Il continua son chemin. Alors qu'il montait, montait, montait toujours, c'est un arbre sec qui se plaint à notre homme. Malgré la rivière qui coule à quelques mètres, je souffre de la soif. Je ne peux déployer mes branches et mes feuilles. Je voudrais tant donner des fruits. Notre homme prit aussi note de sa plainte.



Il marcha des jours, des semaines, des mois et peut-être même des années. Un soir, comme il cherchait à nouveau un endroit pour dormir, il aperçut une vieille maison presque en ruine, parmi les rochers. Il s'approcha et vit une femme assise qui pleurait. Elle pleurait, pleurait sans pouvoir s'arrêter. La femme était incroyablement jolie, jouissait d'une excellente santé, et hormis sa mélancolie, probablement passagère, elle avait, sans nul doute, tous les atouts pour vivre une vie heureuse auprès de son aimé. Puisque tu veux t'adresser à l'Eternel, demande-lui ce qui me préoccupe tant et que j'ignore, afin de me rendre l'entrain le jour et le sommeil la nuit ! Et notre homme promit d'en parler également...»

La suite, je laisserai à Sylvianne le soin de vous la conter...

Et si on rendait **justice** à nos **Saintes!**

En rédigeant cet article, j'ai eu le sentiment d'avoir bénéficié d'une invitation privilégiée, celle de pénétrer dans le gynécée. Vous savez bien ! cette place, dans l'habitation des anciens Grecs, que l'on réservait aux femmes. En effet, votre Nouveau Messager depuis déjà quatre ans, dans sa mouture de mars, ouvre ses chroniques et ses articles à des sujets exclusivement féminins que développent en principe nos rédactrices habituelles. Je dois dès lors considérer comme un honneur mais aussi une gageure ma convocation à participer à la fête. Il faut bien reconnaître que le féminisme pour moi n'a rien d'étrange ni d'hostile ; avec les deux filles que j'ai, le contraire serait un véritable drame familial !

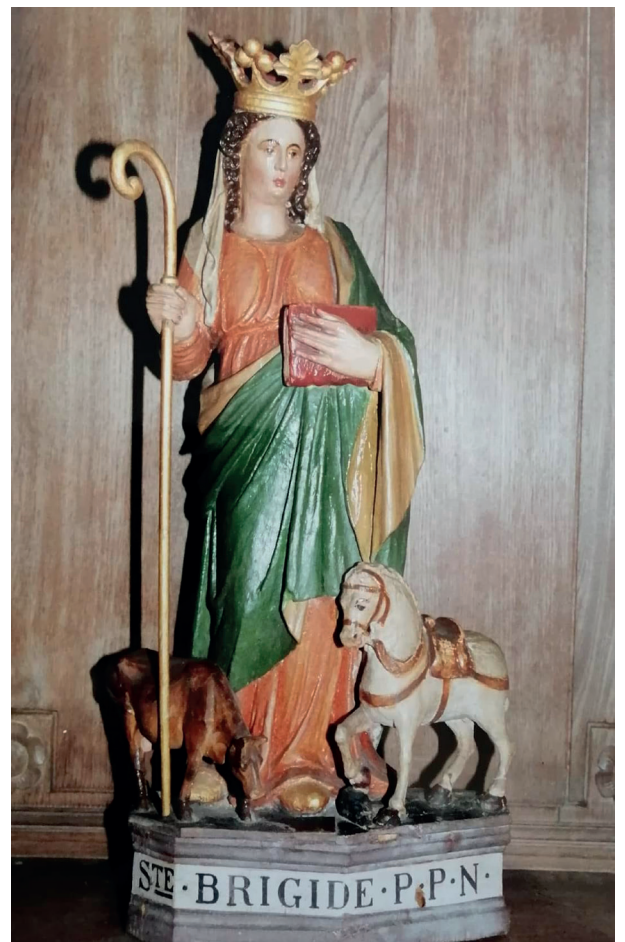
Quand le sujet de cet article fut choisi, je me suis interrogé. Ne m'attendait-on pas au coin de la rue ? J'allais devoir parler de femmes, cela je le concevais, mais l'inattendu fut que d'entre la multitude de celles-ci, j'allais m'attacher aux plus saintes de leurs représentantes. Et oui, chers lecteurs, Fosses n'est pas une ville comme les autres ; elle s'offre en effet le luxe d'avoir hébergé, ou en tous cas honoré, pas moins de cinq figures de l'hagiographie chrétienne. C'est très bien et cette particularité aurait autorisé notre chère et bonne ville, si elle s'était située de l'autre côté de la Méditerranée, à apposer à chacune de ses portes le titre envié de ville sainte.

Le problème est que parmi ces saintes créatures ne règne pas l'égalité et c'est ce qui nous amène au cœur de notre sujet. La révolte gronde car à Fosses, il n'y en a que pour Saint Feuillen. Certes, sans lui il paraît que nous ne serions pas davantage qu'un petit bourg commun et insipide. Ne rabâchons pas l'histoire et contentons-nous de l'évoquer. Venu de la lointaine Irlande avec son frère, Ultan, qui à sa mort lui succèdera et accèdera à son tour à la sainteté, il fonda le monastère autour duquel allait se bâtir notre ville. Il ne faudrait quand même pas oublier que notre héros ne bénéficierait sans doute pas du même prestige s'il n'avait pas rencontré une grande dame. Son monastère, il lui fallait bien un endroit pour le poser et c'est Sainte Gertrude, l'Abbesse de Nivelles qui le lui procura. On l'oublierait vite. Heureusement pour cette noble personne qu'à Le Roux on lui fait fête chaque année au quinze août !

Toutes n'ont pas cette chance. Prenons le cas d'une compatriote de notre Saint Fondateur. Sainte Brigide. Elle n'est ni née ni morte chez nous mais en donnant son nom à toute une colline ainsi qu'à une de nos plus vieilles pierres, elle mérite qu'on dise d'elle qu'« *elle est des nôtres !* ». Que connaissons nous pourtant de cette sainte femme ? Son histoire n'est rien moins que classique : son père, un roi païen venu d'Ecosse, avait de grandes ambitions pour elle et, sans lui demander son avis, proposa de la marier à un parti qu'il trouvait intéressant. Elle refusa

et fit vœu de virginité. Contrairement à d'autres saintes en rupture d'avec l'autorité paternelle, sa décision ne lui coûta pas quelque martyr cruel et barbare. Elle se retira dans un ermitage avant de fonder un couvent à Kildare où elle accueillit à la fois moniales et moines. Ce fut une première dans l'univers conventuel. En Irlande, elle est considérée au même titre que Saint Patrick. Son culte serait dérivé de celui de la déesse celtique Birgit dont elle aurait repris les fonctions : patronne des artisans, des poètes et des femmes en couche...

Elle est en Irlande une icône féministe, ce qui la pose en parfaite adéquation avec nos préoccupations de ce mois de mars. Son culte a été amené chez nous par ces moines venus d'Irlande qu'emmena Saint Feuillen. Mais contrairement à ce dernier, pas de colonnes de soudards pour la



Sainte Brigitte - Fosses

fêter ! Juste une discrète procession le premier dimanche de mai avec pour seules armes des baguettes et qui se limite à quelques petits tours de sa belle chapelle. Mais pourquoi donc cette confiscation par le monde agricole ? Il semblerait que l'origine de ce culte particulier résiderait dans des représentations picturales où l'on voit la Sainte flanquée de bovidés ou d'oies.

Celle que nous allons à présent évoquer bat en termes de considération et de reconnaissance tous les autres vénérés de Fosses ! Pourtant, Sainte Julienne y est certainement la plus discrète et la moins connue de nos paroissiens. Contrairement aux autres bienheureux fossois, à l'exception de Saint Hugues qui naquit en nos murs, c'est une Sainte de chez nous puisqu'elle naquit à Retinne près de Liège en 1193. Orpheline à cinq ans, elle fut recueillie dans un monastère où l'on soignait les lépreux, le couvent des sœurs augustiniennes de Mont Cornillon à Liège. A 14 ans, elle prit le voile et, après avoir étudié le latin et le français, se plongea dans la lecture des Pères de l'Eglise dont Saint Augustin d'Hippone et Saint Bernard de Clervaux. Elle fut une véritable intellectuelle qui mérite le titre de théologienne. A 25 ans, elle devint la Prieure de son couvent ce qui en dit long sur ses compétences. Très tôt, elle se mit à avoir des visions mystiques. Une vision revint à plusieurs reprises : elle voyait une lune échancrée, rayonnante de lumière, mais incomplète, une bande noire la divisant en deux parties égales.

« Le Seigneur lui fit comprendre la signification de ce qui lui était apparu. La lune symbolisait la vie de l'Eglise sur terre, la ligne opaque représentait en revanche l'absence d'une fête liturgique, pour l'institution de laquelle il était demandé à Julienne de se prodiguer de façon efficace : c'est-à-dire une fête dans laquelle les croyants pouvaient adorer l'Eucharistie pour faire croître leur foi, avancer dans la pratique des vertus et réparer les offenses au Très Saint Sacrement. » Ce n'est pas de moi ! c'est Benoît XVI qui prononça ces paroles le 11 novembre 2010 quand il officialisa son culte. Il faut en effet que vous le sachiez : elle n'a pas été officiellement à ce jour canonisée. Allez savoir pourquoi ! Elle le méritait pourtant car cette fête à laquelle faisait allusion notre premier Pape retraité, c'est la Fête Dieu, la fête du Saint Sacrement que Julienne n'eut de cesse de voir instituée et prendre place dans le calendrier liturgique. Cette obstination ne lui valut pas que des amis ; elle rencontra surtout l'opposition des bourgeois et du petit peuple qui déploraient que cette fête les contraindrait à un jour de jeûne supplémentaire...

Heureusement elle ne manqua pas de soutiens jusqu'au plus haut niveau puisqu'un de ses plus grands défenseurs fut un prélat de Liège, Jacques Pantaléon qui allait devenir le Pape Urbain IV. Le projet de la religieuse aboutit finalement et c'est à Fosses, en nos murs, que la première fête Dieu fut célébrée par le Prince évêque Robert de Thourrotte en 1246 en même temps qu'il y rendait son dernier soupir. Sainte Julienne continua pourtant à subir les persécutions de la populace et du



Sainte Julienne

petit clergé manifestement imperméables à ses conceptions théologiques. Elle erra de couvents en couvents protégée par les Cisterciens. Elle s'en vint mourir chez nous, en 1258, dans une petite recluserie qui avait été aménagée pour elle dans notre belle collégiale. On peut toujours venir s'y recueillir. Julienne, la modeste qu'on ne fête à Fosses que tous les 700 ans... (peut-être tous les 50 ans puisqu'en 1996 une procession lui fut consacrée) à une date qui n'est même pas celle de sa naissance ni de sa mort. Heureusement qu'on a pensé à elle à Nèvreumont où la cloche de sa chapelle porte son nom.

La moralité de ces histoires, de ces vies de saints est que finalement ce ne sont pas toujours ceux qui font le plus de bruit qui sont les plus profonds ; en témoignent la Sainte venue d'Irlande et qui avant l'heure était une féministe convaincue. En témoigne également la bienheureuse et humble Julienne, une véritable intellectuelle qui a pu aller jusqu'au bout de son projet. Vous l'aurez deviné, mon choix ne peut aller que vers cette dernière.

■ Pierre Melan

Partitions à quatre mains de femmes

Deux mains, la terre: Christelle ...

Le premier portrait que j'aimerais vous proposer est celui de Christelle de Bie. Christelle est mariée à Benoit Janssens depuis 25 ans, ils ont une grande fille, Elise et ils habitent à Vitrival. Vous vous souvenez très certainement de son sourire accueillant durant 7 ans, lorsqu'elle a repris la boulangerie Genard rue de Vitrival (devenue maintenant la boulangerie Dardenne).

Comment en es-tu arrivée à la poterie, Christelle ?

« Artiste dans l'âme, j'ai été une touche à tout (peinture, dessin, mosaïque,...). C'est en 2019 que je découvre la magie de la terre. Commencant seule, avec un tout petit tour de poterie, de la terre achetée chez Viroux : ce fut un carnage total! Mais je ne me laisse pas décourager, je me renseigne et découvre les tutos sur internet et surtout, après le Covid, Frédéric Capiaux a lancé des cours de poterie et là...ce fut une révélation ! J'ai investi dans un plus gros four, dans de la terre de qualité, et j'ai commencé à créer des pièces, juste pour moi, ma famille, mes amis...sauf que petit à petit, il y en avait partout...On ne savait plus où les mettre dans la maison ! Un peu avant le Noël 2024, j'ai décidé de faire quelques marchés artisanaux, pour me faire découvrir et vendre mes pièces, toutes uniques. » Derrière chaque pièce de Christelle se cache un morceau de son cœur, une partie de son âme, un moment de sa vie. Chaque pièce possède sa propre histoire.

Que fabriques-tu ? Explique-nous le travail fourni, tes projets

« Il faut compter à peu près 3 semaines pour une pièce. D'abord, il faut tourner la pièce, puis il faut qu'elle sèche un peu avant de la tourner (pour le fond, les bords, le lissage) et laisser sécher à nouveau. Ensuite il faudra poncer, décorer, ou graver dans la terre et à nouveau laisser sécher à -14% d'humidité (ce qui peut prendre parfois très longtemps chez nous et ça, on ne sait pas le gérer). Il y aura ensuite une première cuisson à 950°. Puis si on veut, il y aura l'émaillage et recuisson après émaillage à 1080°. J'essaie aussi d'être très respectueuse de l'environnement donc, je cuis avec mes panneaux solaires donc, cela peut prendre 2 à 3 semaines pour une création ! Dans mon nouveau four de 60L, je peux cuire 30 à 40 pièces en biscuit mais nettement moins quand les pièces sont émaillées car celles-ci ne peuvent se toucher. Mais je travaille réellement de façon artisanale, dans notre abri de jardin par exemple ! Je travaille à l'instinct, à l'inspiration; je suis le cours des saisons ou mes inspirations du moment. J'aimerais me lancer dans la vaisselle mais où

chaque pièce aura son cachet, son authenticité. Je me cherche encore et j'essaie sans cesse de nouvelles techniques. Mais on peut déjà acheter mes pièces en consultant ma page « Terre et Feu » ou sur rendez-vous à mon domicile. Mes projets sont de me lancer comme indépendante et faire de ma passion de créatrice, mon métier. Et chercher aussi des partenariats pour associer mes poteries à d'autres créations.»

Pour conclure cet entretien si plaisant, je pourrais juste vous révéler que de travailler ce matériau si brut, si simple continue à nourrir le besoin d'authenticité et de quête de sens de Christelle et que c'est avec nous qu'elle a envie de les partager. Si le travail de la terre l'a inspirée à se reconnecter à ses aspirations profondes, il l'a surtout invitée à tisser des liens authentiques avec chaque personne qui partage un bout de chemin avec elle au travers ses petites pièces de terre.



Deux mains, le verre: Marie-Jeanne ...

Le 2e portrait sera celui de Marie-Jeanne Maufort (MJ comme la surnomme certaines): Marie-Jeanne est l'épouse d'Eugène Kubjack, ils ont deux grandes filles et deux petites filles. MJ habite à Fosses depuis 1977, elle a 72 ans maintenant et a travaillé un moment à la Mutualité socialiste puis au San Daniele. Auparavant, elle adorait s'adonner à son hobby en plein air: potager, parterres de fleurs,... mais elle a fait la découverte du travail du vitrail et plus spécifiquement du tiffany. Son autre hobby, plus social, est d'avoir rejoint la Soce des Comédiens Fossiwès avec qui elle passe d'excel-

lents moments tout en perfectionnant son wallon!

Alors MJ, comment t'es venue cette passion pour le vitrail?

« La matière du verre m'a toujours attirée. Le jeu avec la lumière est fascinant. C'est très lié à la nature, et cela m'inspire beaucoup. J'ai découvert le tiffany grâce à une dame qui donnait des cours à la Maison magritte à Châtelet, cours que j'ai suivi durant quelques années et maintenant encore mais en privé, à son domicile. Quand je travaille le verre, moi qui suis très nerveuse, après une heure ou deux de travail, je me sens apaisée, reposée et calme! »

Mais MJ, explique-nous ce qu'est le tiffany et comment cela se travaille?

« Pour rappel, le vitrail est une composition de verre formée de différentes pièces de verre. Celles-ci peuvent être blanches ou colorées et peuvent recevoir un décor. Plutôt que de sertir les verres avec du plomb comme pour les vitraux, la technique Tiffany (du nom de son inventeur) consiste à utiliser un ruban de cuivre et à en entourer chaque pièce de verre. Comme je ne sais pas dessiner, je part d'images trouvées sur le net, images qu'il me faudra adapter au tiffany; puis j'en fais un calque que je vais recopier sur le verre, pièce par pièce. Chaque pièce sera découpée dans le verre avec un coupe-verre (roulette de diamant) ensuite elles sont meulées avec une petite meule à eau avant la mise en place tel un puzzle. Elles sont ensuite placées dans un cadre et le tout sera passé à la soudure, une à une avec des baguette moitié étain moitié plomb. Il faudra encore le laver, le sécher pour mettre alors la patine pour noircir. Ce mode de sertissage permet parfois d'utiliser de très petites pièces de verre et créer ainsi de minutieux tableaux ou de les monter parfois en 3D et ainsi créer de véritables sculptures (ou comme Tiffany en luminaires). Chaque pièce de verre demande énormément de temps et de travail puisque chacune est manipulée 5 x! »

Quelles sont les matériaux que tu utilises? Vends tu tes réalisations?

« Il existe différentes sortes de texture de verre (marbrés, ridés, plissés, ondulés, striés, ...) ainsi que des choix de couleurs différentes. Rien n'est peint, ce sont des teintes choisies pour chaque création. Cela devient compliqué d'acheter du verre : on en trouve sur internet bien sûr mais alors, on ne se rend pas compte des couleurs réelles. Je me rends pour ma part, à Soumagne, pour choisir mes verres! Personnellement, je ne veux pas vendre mes réalisations bien qu'on me le demande régulièrement quand je poste mes oeuvres sur Facebook. D'abord parce que je ne suis pas pro et que je fais encore des erreurs. Mais surtout parce que ce serait quelque chose hors de prix! Les coûts des matériaux ont explosé depuis le Covid (ex: la soudure à doublé de prix au Kg!). Et puis, je ne saurais pas travailler "sur commande": je réalise des pièces qui me plaisent



à moi! Donc tout ce que je crée, c'est pour moi, pour mon plaisir, ou pour faire quelques cadeaux aux proches et aux amis.»

Ce que je retiendrai de cet entretien avec Marie-Jeanne, c'est que le travail du vitrail Tiffany, exigeant précision et concentration, est relativement peu connu du grand public. Les centres de formation ne courent pas les rues et la matière première est assez difficile à trouver. Mais c'est tellement agréable de découvrir ce florilège de couleurs que seul le verre coloré peut si bien restituer. Le verre devient une matière vivante et grâce à la lumière qui traverse les couleurs et les reflets des diverses textures, l'oeuvre alors respire et prend vie.

Deux mains, quatre mains...Demain les artistes de chez nous ! Pour conclure, si en Art, les femmes ont toujours eu leur rôle à jouer (muses, modèles, protectrices, mécènes, ou amatrices éclairées), jusqu'aux années 1960, il leur a été difficile de revendiquer avec force une place légitime en tant qu'artistes, au même titre que les hommes. Depuis quelques décennies, les femmes artistes sont davantage mises à l'honneur chez nous également, notamment dans les différentes expositions fossoises.

Grâce à ces deux portraits d'artistes fossoises, notre terreau local me semble encore un peu plus riche et fertile et nous espérons bien continuer à mettre sur le devant, de la scène et dans nos pages, nos artistes locaux.

Sans langue de **bois**, elles vont faire du **bois**!



Nous avons la chance depuis quelques années de voir percer les évolutions/inclusions féminines au sein de notre folklore. Avec grand enthousiasme, nous vous annonçons que le mouvement est loin (très loin) d'être fini... les précédentes initiatives locales ou plus globales ont tout simplement ouvert les portes du succès pour les suivant.es... En parlant de porte (s), Corinne nous ouvre justement la sienne à Vitrival afin de nous donner un avant-goût du prochain projet féminin à découvrir lors de l'édition 2026 de la Saint-Feuillen !

Bonjour Corinne, peux-tu te présenter ainsi que le projet en quelques mots ?

« Je suis Corinne Henry, fossoise par alliance. Au début de mon mariage avec Charles Dumont, nous vivions à proximité de Charleroi mais revenions très fréquemment dans l'Entité fossoise pour participer aux festivités locales. Ma belle-famille m'a transmis la passion de la St Feuillen par la lignée des sergents sapeurs, en commençant par Louis mon beau père, Charles mon mari et Thibaut mon fils qui vient de reprendre le flambeau. Quelques années plus tard, nous avons décidé de revenir vivre à Vitri- val afin de profiter pleinement du quotidien et surtout des festivités du coin. Aujourd'hui grand- mère, je fais perdurer le lien avec le folklore local en y participant avec mon époux, mon fils ainsi que mon petit-fils... »

Je suis donc une adepte des Marches et du folklore en tout genre mais longtemps je les ai vécus avec une petite frustration en tant que femme : le fait d'être spectatrice, suiveuse, sur le trottoir sans réelle incluse dans l'organisation costumée ne me satisfaisait pas pleinement. Certes, les rôles de vivandières et de cantinières existent depuis longtemps mais elles « restent » désignées comme des suivantes/ servantes des troupes masculines. Nous n'avons donc que deux opportunités : marcher dans les rangs mais en tant qu'intendantes des boissons et rations ou à côté des rangs pour s'occuper des enfants.

Nous avons donc récemment proposé de créer un peloton féminin sans tâche liée directement aux clichés féminins. Ce peloton rassemble donc des femmes qui vivent cette même « frustration » expliquée plus haut : les épouses, les sœurs, les filles, les mères, les petites amies des membres de la 14e Brigade des Grenadiers de Fosses. Ce groupe portera le nom des « Maries tête de bois » et sera présenté pour la première fois lors de la bénédiction des armes de la prochaine Saint-Feuillen 2026 !



Planche de la BD « Marie Tête-de-Bois » par Y. Duval et Coria reprenant la phrase « révélatrice » de la création du peloton

Mais pourquoi les « Maries tête de bois » ?

« Ce nom fait écho à une légende urbaine du début du XIXe siècle. Une certaine Marie, vivandière dans l'armée napoléonienne, veut à tout prix combattre et vivre les batailles. Elle épouse d'ailleurs un soldat et de cette union, naîtra un fils qui sera tambour. Comme elle est assez bornée quant à son dévouement pour l'armée, on lui donne l'attribut « tête de bois ». Lors d'un combat, elle est gravement blessée au visage mais avant de succomber à sa blessure, elle aurait dit une phrase réapprouvant son lien matrimonial avec le monde militaire comme nous toutes... ce sont ses derniers mots qui nous ont fait adopter son nom. » (voir photo de la planche de la BD « Marie tête de bois »).

Qui vous a suivi dans ce projet ?

« Pour l'instant, ce sont toutes des femmes ayant un lien étroit avec les membres de la 14e Brigade des Grenadiers de Fosses. Nous sommes une quinzaine mais je peux vous citer quelques-unes d'entre-elles : Il y a Marie Collard, Dominique Pirson, Stéphanie Pire et sa maman Françoise Honnay, Agnès et Fabienne Nulens, Angélique Luyckfasseel... »

Quels sont les freins et les leviers de ce projet ?

« Nous n'avons pas eu réellement de freins mais plutôt des leviers. En première place : l'époque. Nous sommes dans un siècle où l'inclusion féminine ne pose (presque) plus question. En seconde place, l'enthousiasme car ce projet n'est pas individuel mais bien collectif... Il a été bien soutenu par Michel Lebrun, l'actuel président de la 14e Brigade, et toutes les participantes, on est donc tous motivés pour le voir naître et le vivre, ensemble. »

Vous ne pouvez pas nous dévoiler le costume qui sera rendu public lors de votre première sortie mais pouvez-vous nous donner tout de même quelques indices sur celui-ci ?

« Il s'agira d'une création et non pas d'une reproduction cependant il respectera les codes du costume des sapeurs et des grenadiers par ses couleurs ainsi que par le style/époque mais j'en reste là pour les détails... C'est une des membres du peloton, Stéphanie Pire, qui est à la confection de ceux-ci. Passionnée de cosplay, elle est très douée en création couture. »

Avez-vous dû créer ou respecter un règlement particulier pour la concrétisation du peloton ?

« Nous n'avons pas encore établi de règlement intérieur pour l'instant mais nous suivons bien évidemment le règlement général de la 14e Brigades des Grenadiers. »

Avez-vous des craintes par rapports aux réactions de vos congénères marcheurs ou marcheuses ou encore du public ?

« Non pas vraiment et puis s'il y a des commentaires négatifs ou déplaisants, ceux-ci ne nous font pas peur car ça nous passe au-dessus de la tête et surtout parce que nous sommes soutenues par nos proches et nos congénères marcheurs. »

Comment voyez-vous la place des femmes dans le futur du folklore local et global ?

« Je vois le futur des femmes dans le folklore et plus généralement dans la société (dans les emplois, les rôles familiaux) de façon très positive, émancipée et surtout enthousiaste de pouvoir penser et créer des projets à notre image. »

■ Clémentine Buchet



une partie des membres du prochain peloton féminin

Limotches : mystères & petites histoires

À Le Roux, comme ailleurs, l'histoire de la Limotche a connu des périodes d'absence et des festivités mémorables. Ce sont peut-être ces dernières qui l'ont rendue si populaire ...

L'actuelle Limotche, Marguerite, fut baptisée le 27 août 1996 mais, initialement, au milieu du 19^e siècle, la Limotche de Le Roux se rapprochait de celle de Haut-Vent en apparence. Pour se distinguer, elle portait alors un tablier de forgeron en cuir et une peau de chèvre par-dessus le sac dans lequel le porteur se glissait. Elle était aussi accompagnée de participants chargés de transporter les betteraves et les bottes de foin qui assuraient son ravitaillement.

En 1928, les jeunes de Le Roux demandent à un menuisier de la localité de réaliser une créature qui ressemble davantage à ses cousines de Vitruval et d'Aisemont. La mode est à la Limotche vache et celle de Le Roux subira donc un relooking total. Finie la forme primitive : la nouvelle Limotche fait désormais près de 4 mètres de long et possède une gueule articulée.

À la fin des années 1950, la tradition s'essouffle et la Limotche est remise dans une grange. Elle revient définitivement en 1972 avec un petit changement : la sortie ne se fera plus en octobre, lors de la deuxième kermesse communale, mais le lundi du dernier week-end d'août.

Deux ans plus tard, en 1974, c'est au tour du géant Mazarac de voir le jour et de rejoindre la sortie. Celui qui terrorisait autrefois les bois de Le Roux, accompagna la Limotche à de nombreuses occasions. Disparu quelques temps, le sanguinaire défile à nouveau dans les rues du village depuis l'année passée.

Comme partout ailleurs, il y a également un vélage à Le Roux. Et ici, les soins des vétérinaires successifs ont donné lieu à de véritables miracles.



Une ancienne Limotche de Le Roux (1956) - Photo Archives MVW

Ainsi, au cours de son histoire, la Limotche a déjà accouché de chiens et d'ours en peluche (une centaine à la fois !) mais, depuis les années 90, il s'agit d'une chevrette ! Cerise sur le gâteau, cette dernière récompense le gagnant de la traditionnelle tombola.

Un autre détail remarquable à Le Roux, c'est la floche bien visible et portée fièrement par tous les participants lors de la sortie. Renouvelée chaque année et toujours réalisée par les membres du comité, elle fait référence à la créature et à son univers. C'est devenu un objet collector pour les passionnés de ce folklore !

Aujourd'hui, Marguerite vit à l'heure de la technologie : elle est certainement la plus connectée et la plus populaire des Limotches de l'entité sur les réseaux sociaux. Elle peut se targuer d'avoir des centaines d'amis qui suivent sa page personnelle qui est alimentée avec beaucoup d'humour presque quotidiennement !

■ L'équipe de ReGare



Marguerite fait peau neuve en 2017 - Photo Les Editions de L'Avenir